

Le Fils de l'Homme

Marie-Andrée Lamontagne

Number 775, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2014). Le Fils de l'Homme. *Relations*, (775), 10–10.



Photo : Martine Doyon

LE FILS DE L'HOMME

Parmi les paradoxes qui poussent au coin des rues, celui de la foi est particulièrement intéressant à observer. Croire donne un accès aux textes sacrés tel que ne l'auront jamais l'athée et l'agnostique; pour autant, la voie ainsi montrée à la lecture suffit-elle à contenter l'esprit?

C'est dans un espace intermédiaire, profondément humain, qu'a pris forme le dernier roman d'Emmanuel Carrère, maelstrom fascinant qui joue avec un art consommé du proche et du lointain, de l'autodérision et de la vanité, de l'angoisse de vivre et de l'aspiration à l'infini. *Le Royaume* «enquête», suivant le dessein de l'auteur, sur les premiers temps du christianisme. Il s'attache à deux de ses figures contrastées: l'évangéliste Luc et Paul de Tarse. Le premier est médecin de profession, Grec instruit, curieux du judaïsme, soucieux de style et celui en qui Carrère, de son propre aveu, aime à se projeter. Le second, rabbin brillant, raisonneur, souvent représenté hirsute et contrefait, est un citoyen romain aimant la provocation autant que les belles idées; sans avoir connu Jésus personnellement, des années après sa mort, il a été retourné par ses paroles et n'a eu de cesse, avec le zèle du converti, de faire surgir le christianisme.

En deux mille ans d'histoire, outre ses textes sacrés, cette religion a suscité toutes sortes d'écrits – historiques, théologiques, philologiques, poétiques, théâtraux, romanesques, apologétiques ou polémiques – qui disent bien à quel point le christianisme est une composante culturelle majeure de l'Occident, avec l'Antiquité gréco-romaine, le judaïsme et la pensée humaniste. Mais voilà: la distance s'est creusée entre l'univers chrétien né de ces textes et nos sociétés. Le véhément

Bernanos, l'historiciste Renan, l'exigeant Péguy: qui aujourd'hui peut encore entendre leur violence, à moins d'être un spécialiste – et alors qu'entendra-t-il?

Or, malgré son sujet en apparence devenu étranger à notre époque, *Le Royaume* se lit avec bonheur, qui plus est par les foules, à en juger par le succès de librairie qu'est aussi ce roman. Pourquoi? La curiosité historique n'explique pas tout, ni le besoin d'évasion, l'austérité des interrogations ici menées interdisant toute comparaison avec les divagations ésotériques en vogue, romancées ou non. Où se trouve le royaume annoncé par le Jésus historique? C'est à cette austère question que Carrère s'efforce de répondre en faisant appel à la littérature.

Apparaissent alors dans ces pages, non pas dans le désordre mais en épousant le mouvement même de la vie: son admiration pour l'écrivain de science-fiction Philip K. Dick; son travail de scénariste pendant la première saison de la série télé *Les Revenants*; un épisode de foi catholique fervente qui aura duré trois ans avant de le renvoyer, penaud, sur les rives de l'agnosticisme; ses séances chez le psy; sa vision du roman; sa consommation de la porno qui l'aide à réfléchir à la représentation stylisée des saints dans la peinture religieuse; sa marraine dévote et pourtant sage; des dialogues socratiques avec son ami Hervé; le dérisoire d'une gloriole d'écrivain; le ridicule qu'il y a à la poursuivre. Arrêtons là une liste que le lecteur allongera à sa guise. C'est toute la vie qui s'invite dans *Le Royaume*, et le romancier n'est pas le moins bruyant des personnages, se mettant en scène, interpellant le lecteur avec des procédés qui, pour un peu, tirent le roman du côté de l'œuvre interactive.

Il y a plus. Contrairement à Marguerite Yourcenar et à ses *Mémoires d'Hadrien*, Carrère ne cherche pas à saisir une quelconque essence immuable du passé, pas plus qu'il ne cherche à se rendre invisible en écrivant. Plutôt, en pédagogue assumé, il s'efforce de séduire en multipliant les parallèles. La Judée en proie à l'agitation rappelle ainsi le Proche-Orient actuel, un Ponce Pilate excédé devant les Juifs de Jérusalem devient Ariel Sharon face aux Palestiniens des Territoires occupés, Paul est pour Jacques ce que fut Trotsky pour Staline, Jean à Éphèse est aussi insaisissable qu'Oussama Ben Laden, etc. Sur ce thème aussi la liste peut s'allonger – trop, sans doute.

L'histoire se répète-t-elle vraiment? En réalité, en s'efforçant de rendre proche le lointain, *Le Royaume* procède à une véritable infusion du christianisme dans nos sociétés à la fois oubliées de ses audaces («les premiers seront les derniers») et, à juste titre, hostiles à ce qu'il a pu signifier: le «crois ou meurs» de la Conquête espagnole ou les massacres de la Saint-Barthélémy.

Carrère écrit son roman sans prosélytisme ni nostalgie, en jouant savamment des registres de la langue. Et que «l'enquête» soit menée par un agnostique – curieux, mais déterminé à rester en dehors – ne rend que plus essentielles les interrogations qu'elle soulève. Quelle sagesse toujours vive transparait dans les formules lapidaires de Jésus? En littérature comme en matière de religion, où commence l'invention? Pourquoi est-elle nécessaire à l'être humain? Comment écrire? Où se trouve le Royaume? Dans ces pieds rituellement lavés? Dans la joie confiante d'une jeune trisomique qui se sait aimée? Pourquoi nos sociétés sécularisées devraient-elles oublier cela? ●